AU-DELÀ DU MÉPRIS. L'APPUI PROTESTANT À JULES ISAAC

Roland Poupin,
Journée d'études Jules Isaac et Jésus et Israël,
Collège des Bernardins, 20.09.23

« Afin de donner à cognoistre que ce n'est pas en vain qu'il a contracté alliance avec Abraham, ceux qu'il a éleus gratuitement, il les exempte de ceste damnation universelle. » (Calvin)

Puisque je vais parler de l'appui protestant à Jules Isaac, il convient de préciser qu'il n'est évidemment pas question pour le protestantisme de s'exempter du séculaire antijudaïsme chrétien. Pour être clair sur ce point, je partirai d'une citation de Calvin, précisément une citation de Jules Isaac citant Calvin sur le verset terrible de Matthieu (27, 25) : *"Son sang soit sur nous et sur nos enfants"*. Jules Isaac cite le commentaire qu'en fait Calvin pour montrer que sa lecture est similaire à celle qui est unanime en son temps. Je lis cette citation de Calvin (*Harmonie évangélique* p. 700) par Jules Isaac[1] : *« Le zèle inconsidéré [des Juifs] les précipite jusque-là, que commettans un forfait irréparable, ils adjoustent quant et quant une imprécation solennelle, par laquelle ils se retranchent toute espérance de salut… Qui est-ce donc qui ne diroit que toute la race est entièrement retranchée du royaume de Dieu ? Mais le Seigneur par leur lascheté et desloyauté monstre tant plus magnifiquement et évidemment la fermeté de sa promesse. Et afin de donner à cognoistre que ce n'est pas en vain qu'il a contracté alliance avec Abraham, ceux qu'il a éleus gratuitement, il les exempte de ceste damnation universelle. »* Jules Isaac ne s'arrête pas à ces tous derniers mots qu'il cite, mots pourtant décisifs pour mettre en question l'antijudaïsme chrétien. On y reviendra.

Cela dit, le Réformateur est tenu par le texte évangélique, ici celui de Matthieu, mais lu dans le cadre d'une "harmonie évangélique", recevant le vocable "les juifs", traduisant alors *ioudaioi*, comme dans Jean, lieu commun souvent jusqu'à nos jours. Une illustration, concernant la *Passion selon saint Jean* d'un autre protestant, J.-S. Bach. Quoi de plus chrétien, quoi de plus insoupçonnable *a priori* que cette œuvre et que le texte de l'Évangile qui l'a inspirée, qui a pu être intitulé Évangile de l'amour, tant ce thème y est souligné ? L'écrivain Emil Cioran note dans ses *Cahiers*[2] une expérience qu'il a vécue lors de la semaine sainte 1965 en l'église protestante parisienne des Billettes.

---

[1] Jules Isaac, *Jésus et Israël*, p. 471.
[2] Cioran, *Cahiers 1957-1972* [10 mars 1965], Paris, Gallimard, 1977, p. 269.

Je cite Cioran : *« Hier soir à l'église des Billettes, la* Passion selon saint Jean. *On lit avant l'Évangile de Jean où, tout au moins à partir de l'arrestation de Jésus, on n'entend qu'une diatribe contre les Juifs. L'antisémitisme chrétien est le plus virulent de tous, car le plus profond et le plus ancien. On se demande comment on peut lire des textes pareils en public. »*

Qui de plus pertinent que Cioran pour soulever le problème ?, lui dont le passé antisémite, passé qu'il hait et exècre à partir des années 1940, fait un témoin particulièrement pertinent de ce passé collectif européen plein d'un antisémitisme qui, c'est le propos de Jules Isaac, s'est nourri de l'anti-judaïsme séculaire du christianisme (catholique ou protestant). Pas plus que Cioran (d'origine roumaine orthodoxe), nul n'a à pavoiser ! Cioran fait cette remarque en 1965, vingt ans après 1945, et on n'a évidemment pas cessé depuis : on lit toujours Jean en public, dans des traductions bien douteuses. Ce qui scandalise Cioran est la simple lecture de la passion telle qu'on la trouve en Jean, dans nos traductions françaises les plus classiques (si la question des traductions, notamment du mot *ioudaioi* — juifs ou Judéens ? — est heureusement posée de nos jours, elle n'a pas été posée par Jules Isaac ni par les chrétiens de son temps, moins encore par ceux du XVIe s. parmi lesquels Calvin) ! Voilà quoiqu'il en soit qui ouvre, comme une entrée redoutable, sur la question de notre lecture du Nouveau Testament, de notre prédication et de notre enseignement de protestants, catholiques, chrétiens en général, concernant la parole néotestamentaire et sa traduction. Où nous ne sommes, souvent, pas beaucoup plus avancés que nos prédécesseurs.

La question des mots que l'on emploie, fût-ce en citant les Évangiles, est au cœur de la question que nous a posée Jules Isaac, mettant en lumière en considérant concrètement le racisme antisémite, ce qui concerne toute l'humanité, à savoir cette racine principale du racisme, *« l'enseignement du mépris »*. (*« Le racisme, c'est quand ça ne compte pas »*, dira Romain Gary). Jusqu'au milieu du XXe siècle (mais cela, même atténué, n'a pas toujours disparu de nos jours, loin s'en faut), le mépris dont parle Jules Isaac affleure encore hélas très souvent dans l'enseignement chrétien — sans doute, heureusement moins qu'à l'époque. L'œuvre de Jules Isaac est passée par là mais elle a encore du chemin à faire, elle est à prolonger[3].

[3] Selon l'invitation de Jules Isaac lui-même. Cf. dans sa réédition de 1959, les notes de fin de volume portant sur les nuances qu'il propose.

Illustration anecdotique : ayant été, récemment, invité à intervenir dans une rencontre œcuménique sur la relation des chrétiens et des juifs, je m'attachais à expliquer, dans la ligne de Jules Isaac, que contrairement à ce que l'on entend encore trop souvent, Jésus (comme ses disciples juifs du Nouveau Testament) n'a jamais cessé de pratiquer tous les préceptes du judaïsme, y compris les rites alimentaires, et d'enseigner de faire de même. En clôture de la réunion, le modérateur, manifestement troublé par ce qu'il avait entendu, de citer dans sa traduction classique la remarque attribuée à Jésus après un débat sur les rites autour des repas en Marc 7, lui faisant dire (v. 19), dans des mots par ailleurs inexistants dans les plus anciens manuscrits, qu' *« il déclarait purs tous les aliments »* (*sic* !), témoin d'un glissement initial, oubliant la fidélité juive de Jésus — quand littéralement en grec, dans ce texte qui reste peu sûr, ce n'est pas Jésus, mais les latrines qui purifient les aliments !

Ce faisant ce que j'avais tenté d'expliquer se trouvait balayé d'un revers de main final par une traduction fort douteuse d'un texte où, à y regarder de près, et si on le retient malgré son inexistence dans les plus anciens manuscrits, Jésus donne dans l'humour en expliquant que la controverse entre ses disciples et quelques pharisiens se clôt, après le repas, aux latrines, lesquelles "purifient tous les aliments"… Jésus, qu'il s'agit de ne pas confondre avec les latrines, expliquant alors, non pas qu'il faut transgresser les rites alimentaires, mais que c'est ce qui sort de l'homme qui le souille. On trouvera les réflexions de Jules Isaac sur ce texte Marc 7 aux pages 113-116 de *Jésus et Israël*.

Il se trouve par ailleurs, que Maïmonide (que n'a pas cité Jules Isaac — son œuvre reste à prolonger) — Maïmonide donne indirectement un éclairage indispensable sur ce texte de Marc (qu'il n'a peut-être pas connu) : *« La pureté des habits et du corps,* écrit Maïmonide, *en se lavant et en enlevant la sueur et la saleté constitue aussi une des raisons de la loi, mais si c'est lié avec la pureté des actes, et avec un cœur libéré des principes inférieurs et des mauvaises habitudes. Il serait extrêmement mal pour quelqu'un de s'efforcer de laver son apparence extérieure en se lavant et en nettoyant ses vêtements tout en étant voluptueux et sans retenue dans les aliments et la luxure… Ils paraissent propres à l'extérieur mais leurs cœurs se soumettent à leurs désirs et à la jouissance corporelle, et ceci est contraire à l'esprit de la Torah. […] Ceux qui lavent leurs corps et nettoient leurs*

vêtements tandis qu'ils restent sales de leurs mauvaises actions et [de leurs mauvais] principes, sont décrits par Shlomo (Salomon) comme : 'une génération pure à ses propres yeux et qui n'est pas lavée de son ordure une génération,… que ses yeux sont hautains, et ses paupières élevées !' (Proverbes 20, 12-13).[4] » Bref, pour Maïmonide, ce serait hypocrisie ! Jésus n'a pas dit autre chose. Où il apparaît, mais on le savait déjà, que les invectives des évangiles parlant de « pharisiens hypocrites » relèvent d'une polémique interne à une même famille, polémique dont la vigueur même est indicative de ce que, comme plus tard Maïmonide, Jésus se réclame de ladite famille ! Les quelques mots du v. 19 de Marc nous situent bien autour d'un repas agrémenté d'une vive discussion de famille, dont sont aussi Jésus et ses disciples, parmi lesquels « quelques-uns » (v. 2) ne se lavent pas les mains.

*

Ce malentendu anecdotique vient illustrer ce qui a valu au *Jésus et Israël* de Jules Isaac de risquer de n'être pas publié : la difficulté à le recevoir. Où j'en viens à l'appui protestant. Les choses ont pris un tour concret suite à la parution chez Fayard en 1945 du livre à succès de Henri Daniel-Rops, *Jésus en son temps*, ayant reçu *nihil obstat* du célèbre exégète jésuite Joseph Huby et *imprimatur* du vicaire général Mgr Leclerc le 17 avril 1944 — date marquant une troublante inconscience de ce qui se vient de se passer et se passe alors encore en Europe…

Jules Isaac entreprend de répondre à ce livre par une lettre restée sans réponse, suite à quoi il en fait une lettre ouverte, refusée par la revue *Esprit*. Suivent[5] une série d'articles en faveur de Jules Isaac, publiés dans le premier *Cahier d'études juives* de la revue *Foi et vie* dirigée par le pasteur Fadiey Lovsky, et dans la *Revue du christianisme social*, dirigée par le pasteur Jacques Martin. Moment catalyseur d'un travail déjà commencé auparavant par Jules Isaac sur les liens entre la tradition chrétienne et l'antisémitisme. Le succès public du livre de Daniel-Rops a rendu urgente, aux yeux de l'historien, cette démarche qu'il a déjà entreprise : son travail de recherche aboutit à la rédaction de son œuvre maîtresse, *Jésus et Israël*, donc, livre commencé en 1943 alors qu'il est réfugié en milieu protestant au village du Chambon-sur-Lignon. Le livre sera achevé en 1946. Refusé par

[4] Maïmonide, *Guide des égarés*, XXXIII.
[5] Cf. Carol Iancu, « Les réactions des milieux chrétiens face à Jules Isaac », dans *Revue d'Histoire de la Shoah* 2010/1 n° 192, p. 157-193 et P. Cabanel, *Juifs et protestants en France, les affinités électives*, Fayard, p. 284 sq.

Hachette, son éditeur, il ne paraît qu'en 1948, grâce à l'aide que lui a apportée le pasteur Charles Westphal, alors vice-président de la Fédération Protestante de France, qui l'introduit chez Albin Michel.

Toujours dans la *Revue du christianisme social*, le pasteur Jean-Jacques Bovet s'adresse à Jules Isaac, disant de son livre : *« l'essentiel s'y trouve de ce qui doit être répondu aux innombrables Daniel-Rops qui sommeillent (ou qui veillent !), – avec souvent une merveilleuse bonne conscience, – dans chacune de nos Églises… Ce n'est pas pour en dire plus que vous, que j'écris cet article : c'est pour qu'une voix chrétienne vienne s'unir à la vôtre, dans le même cri de douleur et d'authentique piété… Dans une confession ou l'autre, nous appartenons, chrétiens, à une Église dont il est malheureusement légitime de dire qu'elle a fourni jadis à l'antisémitisme des excitants hideux et efficaces. »*

Ces aléas sont en lien, en cette année 1948, avec ce que Jules Isaac y fonde aussi l'Amitié Judéo-Chrétienne de France, avec — parmi d'autres fondateurs, juifs et chrétiens — Edmond Fleg et les mêmes Jacques Martin et Fadiey Lovsky, lequel initie ce qui est aujourd'hui la commission protestante des relations avec le judaïsme.

Cela rappelé sans négliger toutefois que côté protestant aussi, on trouve — le pasteur Bovet l'a rappelé — des traces prégnantes du mépris qui sommeille, ou qui veille, voilà quand même un nombre significatif, et non-exhaustif, de protestants qui ont contribué à la publication difficile de *Jésus et Israël*. Or, on peut avoir des raisons de penser que ce n'est pas un hasard théologique…

*

Remontons quelques siècles… *« L'Alliance faite avec les Pères anciens est si semblable à la nôtre, qu'on la peut dire une même avec elle. Seulement elle diffère en l'ordre d'être dispensée »*, écrit Calvin[6], qui place l'Ancien Testament au même niveau que le Nouveau. En clair, au XVIe siècle, le Réformateur soutient que l'Alliance du Sinaï, l'Alliance juive donc, pour lui, est, au fond, la même que celle des chrétiens. Les rites diffèrent, l'Alliance est commune : elle n'est donc pas abrogée. Si Calvin lui-même n'en tire pas dès son époque toutes les conséquences, et longtemps ses successeurs non plus, voilà une conviction propre à être opposée à l'enseignement du mépris

[6] *Institution de la religion chrétienne*, II, X, 2.

(ce que Jules Isaac, qui s'en tient au portrait courant d'un Calvin "intransigeant", n'a pas perçu. Il en cite pourtant, p. 471, l'affirmation que nous avons lue (cf. *supra*), selon laquelle l' *"alliance avec Abraham exempte ceux qu'il a élus de la damnation"* — due à la condamnation du Christ).

C'est un observateur catholique récent qui note *« que lors de son voyage à Mayence en 1980, le pape Jean-Paul II a provoqué la surprise en citant pratiquement Calvin : "l'alliance avec Israël n'a jamais été révoquée par Dieu !" »* J'ai cité l'Abbé Alain-René Arbez. Alors responsable catholique des relations avec le judaïsme en Suisse, il écrit cela le 8 février 2009[7].

Or l'idée inverse, à savoir que l'Alliance avec Israël ait pu être révoquée (*), est précisément le nœud de l'enseignement du mépris. Cette idée se traduit de diverses façons, depuis l'affirmation que l'Église aurait été substituée à Israël, jusqu'à celle, qui se veut plus nuancée (mais ça revient au même), qui voudrait que l'alliance chrétienne accomplisse celle du Sinaï, ou la dépasse. L'idée de fond, des plus redoutables, est que Dieu abrogerait ce qu'il a pu dire auparavant ! (* La version papier (Cerf 2025 p. 157) contient une erreur : au lieu de "**Or** l'idée inverse, à savoir que l'Alliance avec Israël **ait** pu être révoquée", on trouve (deux "coquilles") : "**J'ai** l'idée inverse, à savoir que l'Alliance avec Israël **a** pu être révoquée. À corriger dans la version papier.)

C'est ce point qui est insupportable à Calvin, pour qui Dieu ne peut se renier lui-même (cf. 2 Ti 2, 13 : *«* si *nous sommes infidèles, il demeure fidèle, car il ne peut se renier lui-même »*). Quel est en effet ce Dieu qui abrogerait ce qu'il a promulgué ? Quelle serait sa fiabilité ? Qu'est-ce qui garantirait, dès lors, qu'il n'irait pas abroger ce que les chrétiens tiennent pour nouvelle alliance éternelle ? Une telle idée, qui est derrière la théologie du changement d'alliance, implique de ne tolérer que de façon au fond méprisante ce qui est réputé caduc ; et en outre de ne pas tolérer ce qui, ultérieur, est perçu comme hérésie ou schisme — voué donc à la persécution, car cela remet en question l'affirmation que la foi remplaçante est, elle seule, inabrogeable.

Cette tolérance méprisante de ce qui est réputé caduc est le fruit de la conviction, longtemps partagée par les chrétiens de toutes confessions, que Calvin a commencé à mettre en question en affirmant que l'Alliance est inabrogeable. C'est cette idée de dépassement qui est au cœur de ce que Jules Isaac a appelé l'enseignement du mépris : idée reprise, hélas, par la

[7] Alain-René Arbez, « Calvin, théologien de l'Alliance », *Un écho d'Israël,* 8 février 2009.

modernité dans les philosophies du dépassement, et hélas aussi, par l'islam, ayant mis en place une théorie de l'abrogation des textes antérieurs et de la tolérance de ceux dont l'Alliance est ainsi censée avoir été dépassée, les juifs et les chrétiens — ces derniers organisant pour leur part en chrétienté la tolérance des juifs.

Parfaitement ambiguë (puisqu'on tolère ce qui n'est au mieux qu'imparfait — au pire exécrable, dans toute son acuité en chrétienté plus qu'ailleurs avec le mythe chrétien commun du déicide), c'est cette façon de tolérance, pouvant certes inclure protection, mais protection toujours à la merci des protecteurs, qui a été remise en question dès les révolutions modernes, dites puritaines, d'inspiration en bonne part calvinienne, dans les pays anglo-saxons, puis par la Révolution française, quand, *contre* la tolérance, le pasteur Rabaut Saint-Étienne, présidant l'Assemblée constituante de 1789, réclamait en France, pour les protestants et les juifs, la liberté et pas seulement la tolérance. Là où l'on doit la liberté, la tolérance est une faute.

Les faits montrent que partout où il n'y a que tolérance, avec théorie du dépassement (ou corrélativement théorie de l'indépassable de ce qui règne, ce qui viendrait après étant suspect comme ce qui est venu avant), il ne peut y avoir de liberté entière et de dignité pleine. Il ne peut y avoir, au mieux, que condescendance, ou, si les tolérés ne se soumettent pas à leur propre mépris, à leur propre dépassement, à leur propre abrogation, il ne peut y avoir que persécution, expulsions et exil (pensons déjà aux Pères de l'Église, ou à Luther), et au comble, pour l'Europe moderne, volonté d'extermination d'un judaïsme finalement racisé. Idée de dépassement ou taxation d'hérésie sont les prétextes constants des persécutions et des génocides, ce jusqu'à aujourd'hui !

Persécutions, sang versé, mot biblique pour mise à mort, voilà qui nous ramène au terrible verset de Matthieu (27, 25) et à l'affreux malentendu débouchant sur la lecture historique antisémite de ces mots… Mais celui qui meurt, Jésus, entend-il autre chose qu'une prière en vue du salut, cachée dans ces mots dits devant lui dont la mort se veut solidarisation avec ceux qui meurent et souffrent ? — Calvin nous dit qu'en vertu de l'Alliance les enfants d'Abraham sont exemptés de la malédiction. Ce qui peut conduire un pas plus loin, et appeler les chrétiens, en fonction de leur foi à la vertu salvatrice du sang du crucifié, à faire leurs les mots du vendredi saint : « Nous prenons son sang sur nous et sur nos enfants ! »

RP